

**Bernard Lapinallie**

**Le borroméen du transfert et de son issue  
avec Joyce : question de corps \***

Lacan annonçait en 1970 « le champ lacanien » comme « champ de la jouissance », au titre d'un « autre champ énergétique ». À n'en pas douter, une conséquence directe et logique fut sa nouvelle écriture, sa clinique des nœuds et du borroméen.

Il n'est pas toujours aperçu qu'avec ses nœuds Lacan introduisit dans la clinique un autre réel que l'impossible à dire, qui était plutôt indifférenciant ; il s'agit d'un autre réel, particularisant, qui trouve sa consistance dans le transfert à l'œuvre, si singulier pour chaque analyse. Ce « nouveau » réel, c'est le nœud en tant qu'il peut tout de même s'écrire (d'où son importance pour la transmission), ce qui le situe malgré tout de l'imaginaire, tout en y faisant exception<sup>1</sup>, ajoutait Lacan. Ainsi, à son fameux « qu'on dise reste oublié... » de 1972, il ajoutait en 1975 « que ça n'est pourtant pas sans s'écrire ». Et c'est ainsi que l'inconscient réel devenait un « dire qui fait nœud ».

Dès lors, pour quiconque dont la question de son ex-sistence a fait irruption dans sa vie et l'a conduit chez un psychanalyste, la réponse passera par ce qui s'écrira sous la forme du symptôme comme lettre ; lettre au sens d'un encadrement de l'étoffe de l'énigme de son ex-sistence, comme Lacan le relèvera chez Joyce. L'ex-sistence en question, pour Lacan en 1976, n'est plus seulement celle du sujet qui ex-siste à la consistance de la chaîne signifiante, mais le nœud lui-même, et il va jusqu'à dire : « C'est là-dessus peut-être que je pense apporter le seul grain de sel dont je me sente

\* Ce texte reprend l'intervention prononcée le 22 novembre 2008 : « Le problème du transfert et de son issue, dans le modèle joycien comme fin d'analyse ».

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXII, R.S.I.*, publication hors commerce, éd. AFI, leçon du 19 novembre 1974, p. 31.

responsable (!) : dans une corde le nœud est tout ce qui ex-siste... ex-siste à l'élément corde consistance<sup>2</sup>. »

Or, ces développements se prolongèrent dans ce que Lacan disait avoir trouvé chez Joyce et qui concerne l'analyse. Une thèse connue de Lacan est que Joyce, par son art, par son écriture, illustre quelque chose de la fin de l'analyse : savoir y faire avec son symptôme, tel qu'il n'y ait rien à faire pour l'analyser, soit faire ex-sister l'inconscient hors sens. D'où son expression « désabonné de l'inconscient ». Thèse déjà bien développée par plusieurs collègues, que je ne reprendrai pas.

Ce que je voudrais aborder, et qui me semble moins exploré, est l'idée qu'avec Joyce, Lacan fit un pas supplémentaire, par l'immixtion d'une clinique borroméenne, de nouage, non seulement dans la cure analytique – c'est à dire le transfert – mais jusque dans ce qui en constituerait la fin – soit l'issue au transfert. D'autant que cette question semblait majeure pour Lacan : « Pourquoi Joyce a-t-il publié ? », répétait-il dans sa conférence de 1975 et dans son séminaire en 1976. En particulier *Finnegans Wake*, après dix-sept ans de ce *work in progress* ? La réponse paraît pourtant évidente au psychanalyste : la publication est une modalité de transfert. Ce qui nous laisse penser que cette question de Lacan porte ailleurs ; je dirai sur la particularité de ce transfert et ce qu'il peut éclairer.

Je propose ainsi que, pour Lacan, Joyce illustre quelque chose qui n'est pas d'évidence : la nécessité d'avoir un corps, soit de faire consister l'imaginaire dénoué, pour se soutenir d'un nœud mental réel, c'est-à-dire borroméen, en tant que parlêtre ; et que cela ne va pas sans un transfert – névrose ou psychose. Lacan le disait dans *R.S.I.* le 17 décembre 1974 : « C'est de tenir entre eux, c'est le nouage borroméen, qui donne leur consistance aux trois ronds. » La consistance ici est solidaire de celle d'un parlêtre, ce qui touche bien sûr à la consistance de notre clinique, qui ne va pas sans corps.

Je vais donc essayer de montrer en quoi Joyce illustre, pour Lacan, la dimension borroméenne du transfert obligé, en tant qu'elle implique un corps obligé, et ce jusque chez le névrosé dans son analyse.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, publication hors commerce, éd. AFI, leçon du 13 janvier 1976, p. 59.

### **Que découvre Lacan grâce à Joyce en 1976 ?**

Lacan le dit, quasiment en conclusion, dans la dernière séance de son séminaire *Le Sinthome* : il vient de rapprocher la psychanalyse et la perversion « qui est l'essence de l'homme » – notons que la perversion introduit le corps et la jouissance – et il pense que « grâce à Joyce, il peut toucher à quelque chose à quoi il n'avait pas songé : que le texte de Joyce est fait comme un nœud borroméen<sup>3</sup> ». Comment devons-nous l'entendre ?

Avec les écrits de Joyce, Lacan n'hésite pas à nous laisser entendre qu'un texte lisible représente un sujet – Stephen Hero représenterait James Joyce... Qu'ajoute alors à un texte d'être fait comme un nœud borroméen ? Je crois que Lacan nous indique que, au sujet représenté, cela ajoute le nouage borroméen, au sens d'un capitonnage. Mais je préciserai que cela ne lui donne pas pour autant un corps, ni la jouissance qui en est l'indice, puisqu'on reste dans le symbolique, dans l'écriture. Ce qui fait dire à Lacan : « Il s'agit donc chez Joyce d'une autre consistance, d'un ego d'une autre nature. » Entendons « d'un corps » d'une autre nature, puisque l'ego nécessite un corps.

En effet, Joyce n'a pas de corps, au sens où c'est l'inconscient qui donne le corps que l'on a : tout le développement sur la « raclée », sur le dégoût de son propre corps comme étranger, indice d'un lâchage de l'imaginaire, nous indique clairement que, pour Lacan, Joyce n'a pas de corps, et donc pas d'ego de névrosé. Son corps comme image ne le représente pas. Nous devrions savoir – notre clinique quotidienne nous le rappelle – que cela a obligatoirement eu, chez lui, des conséquences cliniques, libidinales, au-delà de la raclée : comment ignorer dès lors que ce qui le confronta à ce manque d'image fut certains éprouvés de son ex-sistence – la paternité, la rencontre d'une femme... – qui ne purent que le laisser, comme disait Lacan d'un patient schizophrène en 1962, « au risque de ne plus pouvoir nier ses sensations fausses d'un corps qu'il ne peut reconnaître, de se demander quelle image de lui-même va lui renvoyer le miroir, et cette image il sait qu'elle risque d'être celle du manque, du vide, de ce qui n'a pas de nom. » Toutes circonstances donc où l'imaginaire a dû perdre sa consistance chez Joyce.

3. *Ibid.*, leçon du 13 avril 1976, p. 172.

Mon hypothèse est que Joyce fut obligé de publier pour répondre à ces trous de son ex-sistence, dans ses rapports à un corps qu'il n'avait justement pas. C'est par la publication qu'il trouva une modalité de transfert au lecteur, qui lui fit un ego bien sûr, mais pas seulement, pour se faire un nom, comme on l'a souvent mis en avant. En termes borroméens, c'est pour se faire une consistance imaginaire, pour que ça fasse « comme s'il avait un corps », permettant ainsi un nœud « comme s'il était encore borroméen » : ce qui est la définition d'un « sinthome », comme l'écrit Lacan.

Or, Lacan nous dit le mécanisme qu'il a découvert chez Joyce pour se faire un supplément d'ego, de corps : « [...] que l'écriture de Joyce soit essentielle à son ego est illustré par sa technique d'encadrement des choses qu'il raconte, qui a toujours un rapport au moins d'homonymie (cf. l'exemple de Cork). Ainsi, chacun des chapitres d'*Ulysse* se veut supporté d'un certain mode d'encadrement qui est pour lui lié à l'étoffe même de ce qu'il raconte <sup>4</sup> ». Cela évoque pour Lacan l'écriture de sa clinique, avec ses ronds, « qui sont, eux aussi, le support de quelque encadrement » : donc équivalence plus que modèle.

Il faut en déduire que mêmes les choses que Joyce raconte, par l'écriture, sont construites selon une « lettre joycienne », où le symbolique – soit l'encadrement – et le réel – soit l'étoffe – sont en continuité, dans un lien d'homonymie. Notons déjà que l'énigme de la lettre et du texte, chez Joyce, est portée à la signification de l'énigme elle-même, ce qui est tout de même le comble de la signification, et ne devrait en aucun cas nous évoquer la fin d'analyse du névrosé. Pourtant, ce lien, des énigmes de son existence à une écriture qui les « littérise » de façon à lui faire un supplément de corps, d'ego, intéressa Lacan et doit nous intéresser.

### **En passant par le transfert de Salvador Dali écrivain**

Il se trouve que Salvador Dali écrivain m'avait éclairé sur la modalité de transfert faite par sa publication imposée. Cela permet d'éclairer ce qui est en jeu chez Joyce et qui peut illustrer le borroméen du transfert – à la lettre – chez l'analysant ; à la lettre près,

4. *Ibid.*, leçon du 13 avril 1976, p. 166.

ajouterai-je, car il y a bien similitude, mais aussi différence, des lettres dalinienne et joycienne à la lettre du névrosé.

En 2005, je m'étais donc demandé pourquoi ce peintre, déjà célèbre, s'était mis à écrire à 36 ans, et surtout pourquoi il avait résolument voulu être publié. La réponse était dans son livre sensationnel, *La Vie secrète de Salvador Dali* : s'il avait dû écrire et publier ce livre, c'est que – comme Joyce – tout un pan de sa vie libidinale, de son être, ses « sentiments et le déroulement de [s]es actes » le surprenaient toujours, « aussi menaçants que l'explosion d'une bombe <sup>5</sup> » : il s'agit donc des énigmes, éprouvées, de son ex-sistence.

Dali disait ainsi clairement que son écriture, avec la publication obligée, fut une réponse supplémentaire à sa peinture et lui évita probablement de délirer. Et, comme Joyce, il dut, ou il put, porter l'énigme de son ex-sistence à la dignité de la lettre, soit du symptôme tel que le définit Lacan en 1975 ; ainsi se fit-il un supplément d'ego, avec une nuance : la lettre dalinienne n'est pas tout à fait la lettre joycienne.

Pourtant, de son écriture, on peut reprendre les mêmes termes qu'employait Lacan pour Joyce le 13 avril 1976 : « Le fait que son écriture – et donc son livre, ajouterai-je – soit essentielle à l'ego de Dali, est illustré par sa technique d'encadrement des choses qu'il raconte [...] encadrement qui est pour lui lié à l'étoffe même de ce qu'il raconte. » La différence avec Joyce porte sur l'étoffe, puisque Dali, dans son livre, nomme l'étoffe de son être : « un génie », alors que pour Joyce l'étoffe de son être n'a pas d'autre nom que la forme sous laquelle elle se révèle à lui : « l'énigme ».

Le livre de Dali est donc un texte construit selon son monde à la lettre dalinienne. Il y explique son appareil symbolique très particulier pour traiter le réel. C'est bien une technique d'encadrement des choses, pour constituer des unités symboliques dures, qu'il appelle des « formes crustacées », essentielles, qui ensèrent le réel à traiter. Elles ont donc une structure de lettre, où symbolique et réel sont en continuité, ici dénoués du sens, de l'imaginaire. Dès lors, il explique que ces unités, ces lettres, sont au service d'une libido orale sans reste, devenues croquables, pour ne pas dire craquables

5. S. Dali, *La Vie secrète de Salvador Dali*, Paris, Gallimard, 1952, p. 23.

– comme on dit d’une énigme. Elles peuvent dès lors être incorporées, pour un accès sans perte au réel enserré : « Un contour, une loi, peuvent être établis pour tout. Il n’y a rien que l’on ne puisse manger <sup>6</sup>. » Dali précise bien qu’il s’agit d’une identification imaginaire immédiate, réflexive et sans tiers. Ce n’est pas le narcissisme du névrosé, celui qui donne le corps que l’on a, mais c’est bien le fondement de son monde, de son moi, et de son écriture.

On a ainsi la réponse à l’énigme de son livre, puisqu’on le voit monter méthodiquement les énigmes de son ex-sistence – « mes sentiments... » – en anecdotes de vie, en forme de lettres daliniennes successives, et déconnectées de toute temporalité. Il dit : « Rien ne peut mieux éclairer cela que les anecdotes qui vont suivre. Je les présenterai sans ordre chronologique [...] elles sont les éléments dermo-squelettiques (les lettres, l’encadrement symbolique) de ma propre image (l’étoffe, le réel), les matériaux calcaires de mon auto-portrait <sup>7</sup>. » Le problème est qu’il n’arrive à se constituer ainsi que des fragments, des uns successifs d’image morcelée. Cela ne lui donne pas un corps qui le représente en l’individualisant.

C’est ici qu’apparaît la solution apportée par la publication : il s’agit d’un transfert de Dali à ses lecteurs, qui permettra le nouage et la consistance de l’imaginaire, qui l’individualisera, encore, par un corps d’une autre nature. Comment ?

On apprend que le lecteur est convoqué sous prétexte d’une question en ouverture du livre : « Suis-je un génie ? », et qui se révélera faire l’étoffe de sa lettre, de son livre : anecdote après anecdote, l’encadrement de ce qu’il raconte paraît lié à l’étoffe même du « génie » qu’il est censé contenir, sans pour autant qu’il y apporte le moindre sens. C’est un génie montré, hors sens commun, qui ne demande au lecteur ni avis ni interprétation. La publication apparaît comme un transfert imposé au lecteur, et sans reste. C’est ainsi que le livre même devient l’encadrement global et « crustacé » du génie de Dali, qui en constitue l’étoffe. Quant au lecteur, celui qui a entièrement mangé le livre, avalé le génie, il est devenu le reflet imaginaire de ce génie ; réduit au génie de Dali, il en constitue aussi la lettre totalisante. Ainsi, les énigmes de son ex-sistence prennent

6. *Ibid.*, p. 191.

7. *Ibid.*, p. 24.

corps du lecteur, faisant supplément de « corps de génie », où Dali se mire, donnant consistance à son imaginaire, et permettant un nouage qui ait encore l'air borroméen – c'est la définition du sinthome.

Il ne faut pas oublier l'opération de jouissance impliquée dans ce transfert visant un supplément de corps : le lecteur, réduit à la forme idéale lettro-squelettique du génie de Dali, est dès lors oralement intégrable par sa libido *litter-orale*... et la boucle est bouclée...

Et Joyce ? Il n'est plus difficile de comprendre que Joyce se trouve dans la même situation, à la lettre près bien entendu. Comme pour Dali, le lecteur qui avale *Finnegans Wake* donne corps à la signification absolue d'énigme dans laquelle Joyce peut se mirer, pour des siècles, faisant consister l'imaginaire dénoué. Il trouve ainsi dans le lecteur un supplément de corps, disons, qui le présentifie plutôt qu'il ne le représente. C'est ce qui lui permet de faire le nœud comme s'il était borroméen. Il s'agit bien sûr d'une pseudo-identification, imaginaire, sans médiation.

Il y a bien une différence avec Dali : la jouissance de Joyce est non pas de croquer l'énigme, mais « de porter l'énigme à la puissance de l'écriture », dit Lacan, ce qui est plus puissant, plus réel que le « porter à la dignité de l'écriture » que j'ai proposé pour Dali.

Avec cette double entrée – Dali, Joyce –, il me semble qu'on peut suivre ce qui intéresse Lacan chez Joyce pour l'analyse et sa fin chez le névrosé : la dimension imposée aussi du transfert au lecteur-analyste, chez le névrosé.

### **On arrive au transfert analytique chez le névrosé**

Je soulignerai donc la dimension également imposée du transfert à l'analyste, colorisé du fantasme de l'analysant. L'analysant aussi – comme l'homme aux loups – veut continuer à se mirer dans le miroir de l'analyste pour recouvrir l'énigme de son ex-sistence et de son sexe, pour faire consister l'imaginaire. Parce que, contrairement à Joyce, le névrosé a, au Nom-du-Père, l'escabeau phallique, l'hisser-croit-beau de son corps à adorer. C'est le fameux narcissisme du névrosé.

De quoi alors prend consistance ce transfert imposé dans l'analyse du névrosé, celui qui, contrairement au schizophrène, a bien un corps, donné par son inconscient ? Lacan a répondu : parce que ce

corps a des trous, et que ça résonne avec la morsure de l'inconscient, avec l'incomplétude de l'Autre, avec la question d'un trou supplémentaire pour les femmes. Parce que « le père qui nomme », en 1975, n'est plus seulement le signifiant du Nom-du-Père ; il passe par la mise en jeu du trou de sa castration. C'est ainsi que je lis chez Lacan qu'il y a bien, pour le névrosé aussi, un manque de corps à le représenter, une fuite de jouissance, rejoignant quelque chose de Joyce ou de Dali, et faisant du névrosé un « sans consistance imaginaire » dans son symptôme, là où Lacan le disait « sans nom ». On peut apercevoir que cela n'est donc pas sans le Nom-du-Père, mais que c'est au-delà ; et que la solution n'ira pas sans se servir du père qui nomme... du lieu de sa castration.

Appel donc, chez l'analysant, par le transfert, à se faire un supplément de corps qui le représente. Comment ? Pour faire image, je dirai que, sans le savoir, il écrit... déroulant les signifiants de son histoire, en tant que s'y écrit autre chose, qu'il ignore, et dont il se trouve pourtant en charge... de le dire, et de s'entendre le dire. Et ce faisant, il publie, s'adressant au lecteur psychanalyste. La dimension symptomatisée, particulière et imposée de ce transfert, un jour aperçue dans l'expérience, reste peu oubliable.

Cependant, l'analyste – à l'encontre du lecteur de Joyce ou Dali – est un lecteur qui a chance de répondre, même s'il ne dit... que pour dire, ou même lorsqu'il ne dit mot... mais ne consent ; psychanalyste qui se fait plutôt d'une anti-consistance imaginaire. Et en cela il est bien symptôme... par essence. On est là plutôt sur le versant « destitution subjective ».

Donc, pour faire consister, encore, l'imaginaire, l'analysant transfère ainsi sur son analyste la libido attachée à la part perdue, aux objets détachables des trous de son corps. Nous savons depuis Freud que la jouissance cachée, pulsionnelle et refoulée, fait retour dans les symptômes, jusque dans ce qui deviendra, dans une forme de réduction sous transfert, « le symptôme analytique », ajoutera Lacan. C'est ce qui fait du transfert un accrochage à un analyste partenaire-symptôme. Cela selon la forme, « l'encadrement », de son symptôme-lettre ; et c'est un transfert imposé.

Or, l'analyste est un lecteur antinomique avec les lecteurs des écrivains, de Joyce ou de Dali. Contrairement à Joyce, la rencontre

attendue ne renvoie aucune image où se mirer, aucune voix où s'entendre... Seule s'écrit la jouissance du symptôme, qui fait trou de représentation dans l'image, mais trou qui peut pourtant nommer, comme le précise Lacan en 1976.

Alors, l'analyse fait-elle un supplément de corps « à la Joyce » ? C'est plutôt l'envers, si on suit Lacan : comme il nous l'a enseigné, chez l'analysant l'étoffe du symptôme-lettre n'est pas seulement l'énigme ; l'étoffe en est l'objet *a* – quoi de plus énigmatique bien sûr ? Je ne pense pas abusif de dire que Lacan nous mène de Joyce à un analysant dont on peut dire qu'il est, dans le transfert, « l'écrivain par excellence de l'objet *a* », comme il disait de Joyce qu'il était « l'écrivain par excellence de l'énigme ». Objet *a* auquel, dit Lacan dans « L'étourdit », « l'analysant devra avoir enfin réduit son analyste pour en faire le deuil et terminer <sup>8</sup> ».

Ici, on entend bien la proximité avec Joyce et son transfert sur le lecteur enfin « réduit » à l'énigme... sauf que chez Joyce c'est une réduction pour des siècles de lecteurs éventuels, sinon pour toujours, sous les auspices d'une signification absolue, et sans place pour un deuil ! Alors que chez l'analysant, Lacan propose, dans « L'étourdit », que « le deuil de l'objet *a* s'achève ». Contrairement à Joyce, le réel enserré n'aura pas pu être résorbé sans reste : « Reste le stable », poursuit Lacan – toujours dans « L'étourdit ». Ce qui n'est pas rien...

J'en profite pour souligner ce qui est moins souvent noté à propos de Joyce, par Lacan, à savoir la limitation de sa portée pour l'analyse : si on prend la conférence dite « Joyce 1 », Lacan conclut en des termes qui mettent un bémol à la réussite de Joyce : « Pour tout dire, comment Joyce a-t-il pu manquer (!) à ce point ce qu'actuellement j'introduis du nœud ? » Et dans « Joyce 2 » : « Joyce ne se tient pour femme que de s'accomplir en tant que symptôme. Idée bien orientée quoique ratée (!) dans sa chute. Dirai-je qu'il est symptomatologie » (symptomatologie, c'est ce qui se (d)écrit, ce qui est livresque, soit sans la prise dans un corps qui fait un symptôme). Et je passe sur les remarques plutôt désobligeantes, sur les productions de Joyce, au long du séminaire *Le Sinthome*. D'ailleurs, après ce séminaire, l'importance du borroméen ne se démentira plus jusqu'à la fin... sans plus aucune référence à Joyce.

8. J. Lacan, « L'étourdit », *Scilicet*, n° 4, Paris, Seuil, 1973, p. 43-44.

Pour terminer, quelques questions de corps, ici ouvertes, à propos du transfert et de son issue dans la cure. Quel peut être alors le nouage restant, de « ce stable », avec le fameux « identification à son symptôme... savoir y faire avec son symptôme », et avec le transfert restant (de structure) ? Il y a également la question des effets de corps d'une psychanalyse – du transfert et de son issue. D'autant que l'inconscient réel reste, et son manque de corps – pas tout – aussi.